

## 98 : Tashkent, Istanbul, flashback, octobre 1992

*Le courrier de Cassandre n°98 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 24.08.09 par les cafés-géo.*

En ce mois d'août 2009 où chacun peut voir, s'il le veut, que rien ne s'arrange dans le monde, même si les apparences veulent laisser croire le contraire, sorte de *wishful thinking* imposé aux peuples par l'attraction de l'astre étatsunien à la force aussi puissante que la force militaire, mais moins vulnérable - on veut dire la force culturelle issue de la domination économique -, le moment n'est pas propice au décryptage des problèmes géographiques mondiaux. Il sera bien temps pendant l'année dite scolaire, qui modèle à peu près nos gestes sur le rythme du soleil, au moins dans l'hémisphère nord.

**25 octobre 1992.** Revoir le Haliç, la Corne d'Or ; tourner dans la ville avec la voiture de l'Institut français d'études anatoliennes que me prête Stéphane Yerasimos. Les sons et les odeurs, la ville immense - 12 millions d'habitants, dit-on, autant que toute l'Île-de-France - j'en ai toujours un peu la tête enspiralée lorsque je viens, à chaque passage depuis 1966, au pont de Galata écouter le clapot du Bosphore, la rumeur des marchands, les *meuh* féroces des ferries en partance, respirer l'odeur des sardines grillées sur les feux des barques qui dansent, voir jouer la lumière entre les vapeurs cabrés en croisant chaque sillage. Et suivre des yeux des passants, des milliers de passants, embarqués, débarqués, affairés, des individus et non pas une foule, chacun pour soi..., allant vers quoi ? C'est le retour après deux mois de terrain intense, le nez collé au « paysage », la truffe à la recherche de traces d'eau. Quel contraste avec ces nouveaux regards gratuits et amoureux sur le mouvement de la vie !

**24 octobre 1992.** Tachkent. À peine arrivé des bords de l'Amou daria et de Samarcande, revu mon ami tatar de « terrain », en arrêt de travail, crise de tension avec tachycardie. Interdit de mouvement, scotché à sa télé, pour ne pas pleurer en permanence sa dernière née de vingt mois, qui lui ressemblait dit-on. La visite de deuil est une épreuve horrible. On s'embrasse. Voilà que sa femme m'attrape et éclate en sanglots sans me lâcher. Deux tantes qui pleurent à gros bouillons m'empêchent de sombrer à mon tour dans l'humide. Quelle émotion ! Et, sans transition, l'affairement du rite, peut-être inventé pour venir au secours de la détresse. « Il faut manger ensemble, c'est comme ça chez nous les orthodoxes », dit l'ami. Sa femme s'agite en cuisine à remettre sur le gaz une marmite au tiers pleine qui a accueilli d'autres visiteurs. La belle-mère ose à peine venir à l'aide, rabougrie au-delà du possible, chien battu, les yeux à terre, infiniment coupable puisque la fillette est morte, sous sa garde, en un seul après-midi, d'une fièvre brutale, malgré l'ambulance et la réanimation. Maintenant c'est le récit de la mère, une nouvelle fois, en pleurant les yeux secs, repliée sur elle-même, mains dans la poitrine, ruine de ruine, ostensor de désolation. Comment peut-on avaler, tous debout autour de la table, « ce qu'il faut » comme bouchées ? Comment trinquer trois fois à la vodka ? Au troisième verre, l'ami dit qu'il ne pourra me rendre les 200 dollars remis avant son départ en catastrophe. Je réponds que ce qui est donné n'est pas à rendre. Cela a servi à soudoyer les gardiens du cimetière, m'apprend une tante : c'était le prix à payer, en billets neufs, les miens, pour transgresser les règlements d'urbanisme qui prévoient l'enterrement par quartier, et non plus dans le vieil ensemble familial, avec les grands-mères, dans le vieux cimetière aux croix orthodoxes fermé depuis deux ans. La douleur et le sordide, comme toujours, le pouvoir exorbitant des vivants et les exigences indépassables du rite, pour que la vie puisse reprendre. Me voici en train de financer la tombe d'une enfant jamais vue - « quelle mort exorcises-tu ? » me dirait... -, moi qui suis si indifférent aux cadavres que j'ignore le lieu ou

« reposent » (sic) les « miens », les laissant volontiers aux soins trébuchants des croquemorts, un des seuls métiers pour lesquels il n'y aura jamais de chômage. Ce sont les étincelles de vie qui me manquent pour toujours - le sourire penaud de mon père, le déploiement langoureux du corps si parfait de N., les fantômes de rires de mon frère ébahi à Didymes d'apprendre qu'il marchait parmi les colonnes tronquées d'un adyton... Ces poignards surgis par surprise peuvent me laisser sans souffle, œil perdu et bras ballants. Mais pas les tombeaux.

Ni les croix, ni les stèles, ni les calvaires ni même, plus émouvantes, les fleurs posées en brassées sur le sol. La photographie gravée dans le marbre, les jouets d'enfants morts entassés en vitrine dans la pierre tombale font mal pour ceux qui restent. Lorsque j'ai accompagné le cercueil de ma pauvre mère - comme on dit dans le midi -, je n'ai pas pu m'empêcher de lire Louis Quatorze sur la caque voisine de la sienne, où la piété filiale avait fait écrire : « À notre père chéri, Louis VIX ».

Istanbul est un bon endroit pour oublier, donc pour vivre. Passer à nouveau au pied de la colline d'Eyup ou boire un verre tout là-haut près du sofa où Piyer Loti lutinait son amoureuse, faire grimper en première la petite Fiat aux flancs de pentes invraisemblables, bien plus raides que les rues de San Francisco, se perdre dans les quartiers nouveaux où la ville depuis quinze ans multiplie ses étages, ses squelettes aux murs de verre, ses tours et ses hypermarchés, revenir au bord de mer depuis Ataköy jusqu'aux échancrures des murs restaurés de Constantinople, laissant échapper les restaurants de poisson aux terrasses illuminées, défiler sur la rive du Bosphore le long des maisons de bois peint, au-delà de Bebek, vers Saryer où mes hôtes disent ne pas se lasser de voir chaque matin, dans la brume ou dans les reflets d'or, passer à les frôler, plus hauts que leurs fenêtres, les cargos cyrilliques à vide et les chalutiers comme agrippés au bord.

**26 octobre.** La lune est pleine dans la nuit venteuse qui a chassé les nuages de toute une journée de pluie. Mes amis turcs m'emmènent dîner dans la nuit presque noire du côté de Körfez, sur l'autre rive. Mehmet est heureux de voir sa femme si belle et de m'entendre louer Istanbul. La vedette qui nous prend au pied des deux tours de Roumeli Hissar se balance comme en tempête dans les vagues courtes du clapot. Difficile, en passant sous le pont suspendu de l'autoroute vers l'Asie, de boire le raki de l'accueil. Terrasse à fleur d'eau, enchâssée dans des vitres mobiles, car il fait frais avec le vent. Chandelles, immense poisson empapillotté dans sa carapace de gros sel, Kavaklidere de rêve, café, retour vers la rive européenne dans un roulis de loup de mer. Immenses bouffées d'air marin, d'embruns, et soudain d'espérance ! La vie est belle. Demain, Paris.

*Cassandre*